

IV^e SECTION

ÉGYPTE, LANGUES AFRICAINES, MADAGASCAR

La quatrième section du XIV^e Congrès des Orientalistes a réuni un certain nombre de travaux dont l'intérêt général, outre le mérite particulier qu'ils peuvent avoir, est de répondre, ou d'y tâcher, aux *desiderata* les plus actuels de la science dans les trois branches de cette section : Égypte, Langues africaines et Madagascar.

En ce qui concerne l'Égypte, où tant de renseignements sont nécessaires pour donner aux fouilles qui s'y multiplient des indications précises, M. le D^r Charles Wessely a suggéré un moyen pratique de s'orienter dans le dédale des noms de localités fournis par les textes de l'époque grecque : c'est de grouper ceux de ces noms que des documents en différentes langues désignent comme voisins, et d'aller ainsi de proche en proche, de manière à s'assurer des points de repère fixes. (*Une observation méthodologique pour l'étude de la topographie égyptienne à l'époque grecque*).

M. Waldemar Schmidt, d'autre part, a énuméré les différents endroits étrangers à l'Égypte où l'on trouve quelquefois des antiquités égyptiennes, le plus souvent de l'époque saïte, qu'il faut se garder de confondre avec leurs imitations phéniciennes ou autres, comme il s'en rencontre en Sardaigne et souvent à Carthage. L'Algérie est pauvre en objets véritablement égyptiens : elle possède toutefois un fragment de statue royale en granit noir, découvert à Cherchell, qui est de bonne époque et de belle facture : on peut y voir une partie de la statue consacrée à Abydos par Thotmès 1^{er} d'après une stèle de ce roi que M. Jacques de Rougé a publiée. (*Sur les objets de provenance égyptienne*). M. Waldemar Schmidt a parlé aussi des formes de toute sorte affectées par « *Les cercueils et sarcophages égyptiens* », aux différents âges de l'empire pharaonique.

M. de Gregorio a donné des « *Détails historiques sur la pierre de Palerme* », un des plus anciens monuments qu'il y ait. Le texte de cette pierre consiste en un fragment d'annales sacrées. Le monument est depuis assez longtemps en Europe, mais il n'a été étudié que récemment. M. de Gregorio en a publié une reproduction photographique.

La vieille langue égyptienne n'a pas livré tous ses secrets, puisqu'elle est en ce moment l'objet de controverses assez vives sur le plus ou moins d'importance qu'il faut accorder au sémitisme, dans la formation de la grammaire et la composition du vocabulaire. M. Dyroff a concouru,

pour sa part, à la solution des problèmes que l'égyptien comporte, en étudiant diverses « *Questions grammaticales* », et M. Lefébure en contribuant à l'explication des noms géographiques.

Faute de documents assez nombreux, la chronologie semble une des parties les moins explorées encore de l'égyptologie, qui cependant doit beaucoup sur ce point à M. Mahler. Depuis plusieurs années, M. Mahler s'est attaché à fixer différentes dates d'après les nouvelles lunes et les levers de Sothis qui nous sont donnés dans certains textes. Le système de M. Mahler, que Brugsch adopta de prime abord, a été exposé de nouveau ici par son auteur : *Die Sothis-und Monddaten der alten Aegypter*. Dans le même ordre de recherches, M. Lefébure a tâché d'expliquer l'in vraisemblance chronologique que semble comporter un lever de Sothis datant d'Userthesen III, et antérieur par conséquent à la domination des Pasteurs. C'est que, durant cette domination, l'année égyptienne qui était solaire été remplacée par une autre année, probablement lunaire, qui était celle des conquérants, de sorte qu'il a dû exister deux cycles sothiaques sans relation nécessaire l'un avec l'autre. (*La plus ancienne date Sothiaque*).

Les rapports de l'Égypte avec les autres peuples ont été abordés dans deux mémoires spéciaux. M. Virey, « *Sur d'anciennes peintures égyptiennes que l'on peut comparer à des scènes décrites par Aristophane dans sa comédie des Oiseaux* », a signalé la cité des Oiseaux d'Aristophane comme un emprunt fait aux différentes manières dont les Égyptiens figuraient les divinités interposées entre la terre et l'espace.

Dans le second mémoire, M. Wiedemann a traité un sujet déjà abordé par lui en 1889, et remis à l'ordre du jour par de récentes discussions sur le totémisme : « *Le culte des animaux adorés en Égypte.* » M. Wiedemann voit à l'origine de ce culte les qualités qu'on attribuait à chaque espèce, ou tout au moins à son archétype, son archi-animal. Comme les animaux sacrés des différents nomes sont dans beaucoup de cas sans rapport réel avec les grands dieux de ces nomes, M. Wiedemann a conclu de là, tout en se refusant par prudence à prononcer le mot de totémisme, que le culte des animaux appartenait en Égypte à une race indigène et le culte des dieux à une race conquérante.

Il semble, pour terminer, qu'on doive ranger ici dans la catégorie hors cadre des hypothèses inattendues, mais parfois suggestives, celles de M. Carra de Vaux sur l'« *Étymologie du mot pyramide* » expliqué par le turc, et de M. Consolo sur « *L'origine de l'écriture musicale moderne* », cherchée dans certains signes hiéroglyphiques.

L'étude des langues, des croyances et des races de l'Afrique plus ou moins barbare, est moins avancée, et, en un sens, plus jeune que l'égyptologie : elle a donc été représentée au Congrès par un moins grand nombre de mémoires, ce qui ne veut pas dire qu'elle y soit restée inférieure en mérite à sa devancière, loin de là.

M. de Gregorio a analysé ce mécanisme des langues bantoues, si remarquable, qui consiste à donner de nouvelles acceptions aux mots en préfixant à ceux-ci des termes généraux, représentant de véritables catégories : ce sont les « dérivatifs préfixes », analogues jusqu'à un certain point aux clefs chinoises, comme aux déterminatifs des cunéiformes et des hiéroglyphes. « Cette découverte a été faite en trouvant *u-chi*, miel, à côté de *ny-uchi*, abeille, c'est-à-dire animal du miel », *ny*, animal, représentant ici « l'élément radical significatif ». On dit à peu près de même, en français, *mouche à miel* pour abeille, *oiseau-mouche* pour colibri, etc. (*Étymologie des préfixes dérivatifs des langues bantoues en prenant pour base le chi-nyungue*).

De Madagascar, M. Gabriel Ferrand, consul de France, a donné un long texte : *Prières et invocation magique en malgache sud-oriental transcrites, traduites et annotées d'après le manuscrit 8 de la Bibliothèque Nationale*. Ce texte, dont les idées sont de source arabe, finit par une « Formule d'enchantement pour les sauterelles », moyen de défense aussi inefficace, assurément, mais moins compliqué que celui dont Niebuhr a parlé dans sa Description de l'Arabie : une caisse remplie d'eau du Khorassan passait alors, à Mossoul, pour avoir le don d'attirer les oiseaux mangeurs de sauterelles.

On doit à M. Conti Rossini un recueil de contes et de chants Bilènes, non traduit encore, *Racconti e Canti Bileni*, provenant d'un petit peuple qui s'est établi dans le courant du moyen-âge à l'extrême nord-est de l'Abyssinie. Comme l'idiome Bilène menace de disparaître sous l'influence de l'arabe et du tigré, le travail dont il s'agit répond sans aucun doute à un besoin urgent.

Dans le domaine berbère, MM. Destaing, Gaudrefroy-Demombynes et Gustave Mercier ont présenté des études linguistiques, qui toutes ont leur genre d'intérêt, le premier sur : *Le Dialecte berbère parlé chez les Beni-Snous* ; le second, *Sur les langues du Chari* ; le troisième, *Sur les noms des plantes en chaouia de l'Aouras*.

Dans le dialecte berbère des Beni-Snous, qu'il regarde comme intermédiaire entre ceux du Nord, plus durs, et ceux du Sud, plus faibles, M. Destaing a relevé les formes et les termes, perdus ailleurs, qui font l'originalité de ce dialecte, entamé sur d'autres points par l'arabe. Dans les *Noms des plantes en chaouia de l'Aouras*, M. Gustave Mercier signale certains termes à rapprocher de la toponymie antique qui nous a été transmise par les Romains : ce sont d'utiles indices pour la reconstruction de l'ancienne langue libyque. De plus, dans le dialecte dont il s'agit, les dénominations berbères s'appliquent en général à la flore sauvage, tandis que les espèces cultivées portent des noms empruntés à d'autres langues, principalement à l'arabe. M. Gaudrefroy-Demonbynes apprécie les documents recueillis par le D^r Decorse au cours de la mission Chari-

Tchad (1903-1904), sur le dialecte arabe du Chari, point de rencontre des dialectes occidentaux et orientaux, c'est-à-dire maghrébins et égyptiens. Le D^r Décori a étudié aussi les langues indigènes : il a recueilli sur ce terrain trente-cinq vocabulaires et signalé seize dialectes dans le groupe Sara fort peu connu jusqu'ici.

M. de Calassanti Motylinski a fait connaître un manuscrit arabo-berbère, découvert en 1895 par M. le commandant Rebillet, alors attaché à la résidence générale de Tunis. Ce document, d'une réelle importance pour l'étude de la langue juridique et religieuse au moyen-âge chez les Berbères de la Tripolitaine, se compose de réponses à différentes questions sur les pratiques rituelles, les vices rédhibitoires, le mariage, le divorce, l'absence, les donations, etc. M. Rebillet en a communiqué une photographie à M. de Calassanti Motylinski, qui se propose d'étudier le texte d'une façon détaillée, et qui y signale, dès maintenant, quelques vocables berbères dont il a déterminé la signification. (*Un manuscrit arabo-berbère de Zouagha*).

A Mogador, MM. Johnston et Taourel ont traduit en commun, pour le Congrès, un curieux poème de Sidi-Hammou, « *Idole des montagnards du grand Atlas* », comme « *Maître de la chanson* » et « *Maître des paraboles* ». C'est un chant d'amour en l'honneur de *Fadma Tagurrant* (Fadma le sanctuaire ou la sainte); le décousu de la pensée n'empêche pas d'y reconnaître un réel talent poétique.

Enfin M. Duchène, chef de bureau au ministère des colonies, a proposé de mettre à l'étude *Le problème de l'origine des Peuls ramené à une question de linguistique*, d'ethnographie aussi, car cette population offre un type physique tout à fait à part dans la région qu'elle occupe : M. Duchène a mentionné différents auteurs qui voient dans les Peuls des Arabes de l'Yémen, ayant passé par l'Égypte lors de l'invasion des Pasteurs. M. Chantre, dans ses récentes *Recherches anthropologiques en Égypte*, les rapprocherait par contre des Bédjah et des Berbères, comme Hartmann. Il est évident que des recherches plus approfondies permettraient seules de déterminer, si possible, le point de départ des migrations de ce peuple à physionomie spéciale.

On voit, par la simple énumération qui précède, combien de questions ont été mises à l'ordre du jour dans la IV^e section du congrès, et aussi quelle activité s'est développée un peu partout dans l'exploration intellectuelle du continent africain, qui est certainement la partie la moins connue encore de notre globe.

E. LEFÉBURE,

Professeur à l'École Supérieure des Lettres d'Alger.
